

« **Le 9 février 1939**, à la tombée de la nuit, nous passons la frontière franco-espagnole du côté de Port-bou. D'après des civils français massés au bord de la route, et qui nous parlent en espagnol, un groupe de l'armée républicaine et un nombre déjà grand de nos compatriotes, dont la totalité des membres de notre gouvernement, sont passés toute la journée, ainsi que les jours précédents.

La police française nous fouille et nous dépouille de toutes nos armes et explosifs. Mes belles jumelles sont considérées aussi comme matériel de guerre. Il est vrai qu'elles me servaient à observer l'ennemi, mais tout de même, j'ai idée que « l'agent de l'ordre » qui me les confisque est personnellement intéressé car il les range dans sa musette au lieu de les jeter sur le tas.[...]

Nous marchons encore longtemps, encadrés par des soldats sénégalais, silencieux et hostiles, mais nous les apprécions davantage que les spahis de l'armée d'Afrique, toujours à cheval et arrogants, chargés de notre surveillance dans cet enclos froid et inhumain. Entouré de multiples rangées de fils de fer barbelés, ce camp de Saint-Cyprien [près de Perpignan] n'a de saint que le nom du village qui se trouve près de là.

Quant aux spahis, ils ressemblent aux Marocains franquistes qui nous ont fait la guerre pendant trois ans.

Nous avons fait un choix que maintenant nous devons assumer : nous restons en France. »

Manuel Salamanca, cité par Antonio Cordoba in *Trois Andalous Républicains*, Cercle des Ecrivains, 2003



## Le convoi des 927

Tous les passagers étaient des républicains espagnols, aucun n'était juif. Ce fut le **premier train de civils envoyés dans les camps nazis**.

Le long chemin qui amena Jesús Tello à abattre la statue d'aigle qui surmontait, menaçante, la porte d'entrée du camp de concentration de Manhausen, a pour point de départ la ville française d'Angoulême.

C'est d'ici que partit un convoi de 927 espagnols. Il s'agissait de familles entières, civils réfugiés en France pour échapper à Franco. Ce furent eux qui inaugurèrent, le 20 août 1940, les trains de la mort vers un camp de concentration nazi. On associe presque automatiquement ces trains à l'holocauste des juifs. Pourtant, en Europe occidentale, ce sont les républicains espagnols qui ont le triste honneur d'en être les premiers voyageurs.

Or, en Espagne, pas un seul monument n'honore cette mémoire et la conscience d'avoir eu ce macabre privilège historique.

Voici donc cette histoire, alors qu'on célèbre le 60<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale et la Libération des camps d'extermination.

El Mundo 06.02.05 Trad: Charles Farreny  
<http://site.voila.fr/espana36>



« **Nous étions environ** mille femmes en provenance de tous camps et prisons français, à arriver le 3 février 1944 à Ravensbrück, à trois heures du matin, sous moins 22°. C'était le convoi des [matricule] 27,000. Parmi nous, je me souviens, il y avait aussi des tchèques, des Polonaises qui vivaient ou s'étaient réfugiées en France, et un groupe d'Espagnoles dont je faisais partie.[...] Ravensbrück fut le point culminant du rocher abrupt que le coup d'Etat du 18 juillet 1936 m'a fait escalader.

Lorsque les obus des nationaux sont tombés sur le Tibidabo, à l'aube d'un matin de janvier 1939, je prenais le chemin de l'exil, laissant derrière moi Barcelone éteinte dans un silence des plus profonds et des plus angoissants. A trois heures de l'après-midi, on évacuait la colonie d'enfants vers la frontière, et on entreprenait ce triste exil.[...]

Notre guerre civile en Espagne s'est achevée en mars 1939. La seconde guerre mondiale fut déclarée en septembre de la même année. La France fut occupée par les nazis en juin 1940, un nouvel abîme s'ouvrait devant nous. Pour beaucoup de Français, qui avaient écouté avec consentement et insouciance les discours séduisants des réactionnaires munichois, il était déjà trop tard pour réagir et leur réveil fut terrible. Mais pour les antifascistes, où qu'ils soient, il n'y eut nulle surprise. Nous le savions et savions aussi que ce ne serait rien d'autre qu'une nouvelle bataille à mener contre le fascisme international. Une armée de femmes et d'hommes aguerris s'était formée parmi les réfugiés espagnols, qui deviendraient partout un puissant bastion de résistance au nazisme.

Il n'y eut ni combat, ni prison, ni exécution capitale, ni camp de la mort où les Espagnols, hommes et femmes, ne se soient distingués. Plus de trente-cinq mille d'entre eux périrent aux fronts, aux combats ou dans des camps de concentration et d'extermination. »

Neus Català, in *Ces femmes espagnoles*, Editions Tiresias, 1998